

De Marighella à Ben Laden Passerelles stratégiques entre guérilleros et djihadistes*

Par **Marc Hecker**

Marc Hecker, doctorant au Centre de recherches politiques de la Sorbonne (CRPS-Paris 1), est assistant de recherche au département des Études de sécurité de l'Ifri.

La conscience de l'asymétrie des forces en présence, la nécessité d'innover tactiquement pour survivre dans un tel contexte, celle de se gagner un soutien politique large qui inverse le rapport des forces matérielles : ces trois éléments au moins rapprochent les djihadistes d'aujourd'hui des combattants et guérilleros anticolonialistes et anti-impérialistes des années 1950 et 1960. Ce parallèle peut suggérer d'utiles questions sur la manière de combattre le terrorisme contemporain, sous ses diverses formes.

politique étrangère

Celui qui entreprend des recherches sur l'islamisme, l'islam radical ou le djihadisme rencontrera ponctuellement des analystes qui dressent des parallèles idéologiques avec le marxisme-léninisme. Certains voient en Sayyid Qutb le Lénine du sunnisme¹, d'autres remarquent qu'Ali Chariati a fait passer dans le corpus chiite les idéaux des « révolutionnaires du Tiers-Monde, de Sartre à Guevara et Frantz Fanon »². Alain Grignard perçoit dans le Groupe islamique armé (GIA) algérien une « dimension marxisante »³ tandis que Gilles Kepel reconnaît dans la prose d'Ayman al-Zawahiri « les accents [...] de la bande à Baader, des Brigades rouges italiennes ou d'Action directe »⁴.

* Carlos Marighella (1911-1969), militant du Parti communiste brésilien, prit les armes dans les années 1960 contre la dictature militaire (NDLR).

1. F. W. Kagan, « The New Bolsheviks: Understanding Al-Qaeda », *National Security Outlook*, Washington, DC, American Enterprise Institute for Public Policy Research, novembre 2005, disponible sur <www.aei.org>.

2. G. Kepel, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris, Gallimard, 2000, p. 35.

3. A. Grignard, « La littérature du GIA algérien des origines à Djamel Zitouni. Esquisse d'une analyse », *Facettes de l'islam belge*, Bruxelles, Academia Bruylant, 1997.

4. G. Kepel in G. Kepel et J.-P. Milelli (dir.), *Al-Qaïda dans le texte*, Paris, PUF, 2005, p. 4.

Notre but n'est pas de confirmer, ni d'infirmer l'existence de tels liens idéologiques. Le prisme utilisé ici pour analyser les passerelles entre mouvements marxistes-léninistes ou maoïstes et groupes djihadistes sera celui de la stratégie. Si le titre de ce texte fait référence à Carlos Marighella – dont *Le Mini-manuel du guérillero urbain*⁵ demeure, sur certains points, d'une actualité déconcertante –, la réflexion sera élargie à d'autres auteurs, chantres de la guerre révolutionnaire, de la guérilla rurale ou urbaine. De même, hormis Oussama Ben Laden, d'autres djihadistes seront cités, à commencer par Ayman al-Zawahiri qui fait aujourd'hui figure de principal théoricien de la mouvance Al-Qaida.

L'idée qu'existent des passerelles stratégiques entre guérilleros et djihadistes suscite d'abord la surprise. Cette idée peut néanmoins être fondée sur la nature de leurs adversaires. Guérilleros et djihadistes ont en effet la particularité d'affronter des systèmes classiques de défense qui, à priori, les surclassent dans tous les domaines. En d'autres termes, la notion clé pour comprendre ces passerelles stratégiques est celle d'*asymétrie*.

Conscience de l'asymétrie et intensité de l'engagement

Si le terme « asymétrie » n'est employé ni dans la rhétorique des guérilleros, ni dans la prose djihadiste, la posture stratégique des uns et des autres a pour point commun essentiel d'être fondée sur la conscience de leur faiblesse relative. Cette faiblesse est qualifiée de relative en comparaison de celle de l'adversaire, perçu comme bien plus puissant. L'infériorité dont il est question ici est purement matérielle. Elle est généralement jaugée à l'aune de deux critères : le nombre d'hommes engagés et la qualité de l'armement disponible. Le nombre restreint des combattants et la médiocre qualité de l'armement représentent en effet un danger mortel pour les guérilleros et les djihadistes. Le premier rempart contre la défaite consiste donc à prendre conscience – pour en tirer ensuite des conséquences tactiques – de cette faiblesse relative. Ngo Van Chieu et Vo Nguyen Giap l'avaient bien compris. Le premier écrivait : « Je sais que nous sommes faibles, que notre armée régulière ne compte pas plus de 32 000 à 35 000 hommes mal armés et mal encadrés »⁶. Quant au second : « Le [Vietnam] ne dispos[e] que de forces armées récemment organisées, inexpérimentées et mal équipées. Son ennemi [la France], par contre, est une puissance impérialiste qui conserv[e] un potentiel économique

5. C. Marighella, *Manuel do Guerrilheiro Urbano* (1969) (trad. française : *Le Mini-manuel du guérillero urbain*, Paris, Seuil, 1973), disponible sur <www.baader-meinhof.com/>.

6. N. Van Chieu, « Journal d'un combattant Viêt-minh », in G. Chaliand, *Stratégies de la guérilla. Guerres révolutionnaires et contre-insurrections. Anthologie historique de la longue marche à nos jours*, Paris, Gallimard, 1984 (1^{re} éd. 1979), p. 106.

et militaire considérable malgré la récente occupation allemande, et qui bénéfici[e] en outre d'un soutien actif des États-Unis.⁷ »

Lors du djihad en Afghanistan – qui s'apparentait d'ailleurs à maints égards à une véritable guérilla – Ben Laden regrettait lui aussi que si peu de moudjahidines arabes soient présents à ses côtés pour combattre les Soviétiques : « J'ai pensé à créer une structure d'entraînement pour les combattants et j'ai demandé, en 1404 de l'hégire [1984], à l'émir de l'Union des [moudjahidines] d'Afghanistan l'autorisation de créer un camp dans la région proche de la frontière [afghano-pakistanaise], afin que les frères arabes s'y entraînent. Le nombre de frères ayant rejoint ce camp s'élevait alors à une centaine, ce qui était peu parce que, dans leur pays, les jeunes Arabes sont élevés loin de tout goût pour le [djihad] et de toute défense de la religion, nombre d'entre eux considérant le [djihad] comme un acte surrogatoire, qui peut être délégué.⁸ » Les combattants prenant part au djihad afghan manquaient en outre, du moins pendant les premiers mois qui ont suivi l'intervention soviétique, de l'armement nécessaire pour faire face à l'aviation ennemie, notamment aux hélicoptères armés volant à basse altitude. Conscients de cette faiblesse particulière, ils privilégièrent donc les déplacements nocturnes⁹. Ce n'est qu'à partir du moment où les Américains fournirent aux moudjahidines des missiles *Stinger* que ces derniers purent se déplacer en journée de manière plus sûre¹⁰.

La faiblesse matérielle relative n'est toutefois pas synonyme de défaite assurée, pour les guérilleros comme pour les djihadistes. Ceux-ci pensent en effet jouir d'une supériorité morale du fait de la cause qu'ils défendent, supériorité qui leur permettrait de contrebalancer leur faiblesse matérielle. Pour les premiers, cette cause est celle de la liberté et de l'égalité – souvent dans un cadre de décolonisation ou de lutte contre un État totalitaire. Pour les seconds, il s'agit de la défense du sacré contre les impies. À leurs yeux, l'importance de la cause défendue est telle qu'elle justifie un engagement d'une intensité exceptionnelle : l'enjeu de la lutte est si élevé que la vie n'a plus de sens en dehors du combat. Ngo Van Chieu raconte ainsi que son bataillon avait choisi pour slogan : « Mieux vaut mourir pour

Guérilleros et djihadistes pensent jouir d'une supériorité morale du fait de la cause qu'ils défendent

7. Général V. N. Giap, *Guerre du peuple, armée du peuple*, Hanoi (Vietnam), Éditions en langues étrangères, 1973 (1^{ère} éd. 1961), p. 32.

8. Oussama Ben Laden est cité par Issam Diraz dans *La Tanière des compagnons arabes en Afghanistan*, et repris dans G. Kepel et J.-P. Milelli (dir.), *op. cit.* [4], p. 41.

9. B. Expedit, « Géographie et histoire militaires. La crise afghane », *Stratégique*, 4^e trimestre 1981, p. 33.

10. S. Galster, *Afghanistan: Lessons from the Last War*, 9 octobre 2001, disponible sur <www.gwu.edu>.

l'indépendance que de vivre en esclave »¹¹. Dans le même esprit, Amilcar Cabral, leader de la guérilla en Guinée-Bissau, avait clos son discours à la première conférence tricontinentale des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine (janvier 1966) en s'exclamant : « Patria o Muerte ! Venceremos ! »¹².

Oussama Ben Laden, en 1996, dans sa « Déclaration de djihad contre les Américains qui occupent le pays des deux Lieux saints », mettait en avant la détermination des djihadistes : « Ces jeunes-là [qui participent au djihad] aiment autant la mort que vous aimez la vie, ils ont hérité de l'honneur, de la fierté, de la bravoure, de la générosité, de la sincérité, du courage et de l'esprit de sacrifice, de père en fils, et leur endurance au combat se vérifiera lors de l'affrontement, car ils ont hérité de ces qualités de leurs ancêtres depuis l'anté-islam, avant que l'islam ne les ancre en eux »¹³. Après le 11 septembre 2001, il déclarait : « Être tué pour la cause de Dieu est un grand honneur [...]. Nous aimons mourir comme cela, tout autant que vous aimez vivre.¹⁴ » Les leaders du GIA algérien ont, quant à eux, traduit l'intensité de leur engagement en parlant de « guerre totale ». Antar Zouabri – un des émirs du GIA, chantre de la « guerre totale » au milieu des années 1990 – entendait signifier, par cette expression, au gouvernement algérien qu'aucune négociation n'était possible, et que le combat engagé était une lutte à mort¹⁵. Pour demeurer dans cette logique, Andrew Mack, directeur du Human Security Centre du Liu Institute for Global Issues à l'Université de Colombie britannique, suggérait, une vingtaine d'années avant les déclarations de Zouabri, qu'en cas de conflit asymétrique il arrivait bien souvent que le « fort » soit en configuration de guerre limitée, alors que le « faible » était en situation de guerre totale. Ce qui s'explique par le fait que le « faible » se bat pour sa survie – il s'agit bel et bien d'une lutte à mort – tandis que l'enjeu est moindre pour le « fort »¹⁶.

Le fait de lutter à mort contre un adversaire plus « fort » ne signifie pas que les « faibles » s'engagent dans un suicide collectif. S'ils n'avaient pas l'espoir de gagner, il y a fort à parier que guérilleros et djihadistes ne combattraient pas. Mais à court terme, leur problème est davantage de ne pas perdre que de vaincre. La conscience de l'asymétrie les pousse ainsi à innover tactiquement afin de pas subir de manière prématurée un coup fatal.

11. N. Van Chieu, *op. cit.* [6], p. 108.

12. « La patrie ou la mort ! Nous vaincrons ! », disponible sur <www.marxists.org>.

13. O. Ben Laden, « Déclaration de djihad contre les Américains qui occupent le pays des deux Lieux saints », in G. Kepel et J.-P. Millellé (dir.), *op. cit.* [4], p. 55.

14. M. Rodenbeck, « Their Master's Voice », *The New York Review of Books*, vol. 53, n° 4, mars 2006.

15. B. Hoffman, *La Mécanique terroriste*, Paris, Calmann-Lévy, 1999 (1^{re} éd. 1998), p. 118-119.

16. A. Mack, « Why Big Nations Lose Small Wars: The Politics of Asymmetric Conflict », *World Politics*, n° 27, janvier 1975, p. 181-185.

Innover pour ne pas perdre

Les principales innovations tactico-opérationnelles introduites par les tenants de la guerre révolutionnaire, de la guérilla rurale et urbaine, et également adoptées par les djihadistes, découlent de cette conscience de la supériorité matérielle de l'adversaire. Cette donnée empêche les « faibles » de se confronter directement aux « forts ». Ils doivent donc opter pour une démarche indirecte¹⁷, évitant tout *clash* frontal avec les « forts », sous peine d'être battus. Mao Tsé-Tung s'évertuait à démontrer que le retrait, ou le recul, ne constituaient pas des preuves de lâcheté mais faisaient au contraire pleinement partie de la tactique des partisans : « Les révolutions et les guerres révolutionnaires sont offensives, mais elles connaissent également la défensive et la retraite. [...] C'est dès cette époque, en mai 1928, que s'élaborèrent les principes fondamentaux, élémentaires, correspondant à la situation de cette époque, de la guerre des partisans. Ils s'exprimaient dans la formule suivante : "L'ennemi avance – nous reculons, l'ennemi s'arrête – nous l'inquiétons, l'ennemi est harassé – nous le frappons, l'ennemi recule – nous le poursuivons !" »¹⁸ Ho Chi Minh est tout aussi clair : « Dans les cas où des détachements [de partisans] sont attaqués par les troupes régulières, le plus avantageux pour eux est de refuser le combat, plutôt que d'organiser la défense à la manière des troupes régulières, car, avec leur faiblesse en face de ces dernières, les partisans ne peuvent espérer aucun succès dans la défensive. La force des partisans ne réside pas dans la défensive, mais dans les attaques subites et hardies.¹⁹ »

En d'autres termes, les guérilleros ont l'avantage de connaître le terrain et de pouvoir se fondre parmi les civils, ce qui leur permet de maîtriser deux éléments fondamentaux : le moment et le lieu de la confrontation. Le fort est *globalement* supérieur mais sa supériorité ne vaut pas en tout endroit et à tout moment. Il peut être *localement* et *ponctuellement* vulnérable. Les guérilleros ne doivent, en conséquence, attaquer que lorsqu'ils disposent, à un moment donné et à un endroit précis, d'une supériorité relative.

Le fort est globalement supérieur mais sa supériorité ne vaut pas en tout endroit et à tout moment

Ce principe vaut aussi pour les djihadistes. En Irak, ils peuvent s'en prendre sans risque majeur à une patrouille américaine isolée à l'aide, par exemple, d'un *improvised explosive device* (IED) ou d'une *rocket-propelled*

17. Sur la « stratégie indirecte », lire notamment le chapitre IV de l'ouvrage du général Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 95-118.

18. Mao Tsé-Tung, « La guerre révolutionnaire », in G. Chaliand, *op. cit.* [6], p. 356-357.

19. Ho Chi Minh, « Le travail militaire du parti parmi les paysans », in G. Chaliand, *op. cit.* [6], p. 349.

grenade (RPG)²⁰. En revanche, quand une opération massive de la coalition internationale se prépare, la solution la plus sûre pour eux est de fuir. D'après Saad al-Faqih, expert saoudien du terrorisme, le non-respect de ce principe par Abou Moussab al-Zarkaoui aurait engendré le mécontentement de certains chefs djihadistes : « Les leaders [djihadistes] en Irak ne sont pas satisfaits des décisions de [Zarkaoui]. Une des principales critiques concerne le choix de rester se battre à Fallouja alors que les Américains avaient décidé d'attaquer la ville en novembre 2004. Les autres leaders [djihadistes] voulaient éviter une confrontation directe et massive avec les forces américaines. Ils auraient préféré se concentrer sur une guerre d'attrition cherchant à user les Américains.²¹ »

Si disposer de la capacité de choisir le moment (quand ?) et le lieu (où ?) de l'affrontement est un avantage pour les guérilleros et les djihadistes, ceux-ci ont aussi la possibilité de multiplier l'effet de surprise en optant pour de nouvelles façons d'attaquer (comment ?). Pour surprendre l'adversaire, Marighella insistait sur l'impératif d'innovation opérationnelle : « En tirant avantage des armes modernes et en introduisant des innovations opérationnelles dans la puissance de feu et dans l'utilisation de certaines armes, la guérilla urbaine peut améliorer les tactiques de la guerre en milieu urbain. Par exemple, les guérilleros urbains ont innové en introduisant l'utilisation de mitrailleuses pour les braquages de banques.²² » À une autre échelle, les djihadistes ont eux aussi intégré l'idée que les innovations opérationnelles peuvent rendre une attaque imparable. Les attentats du 11 septembre 2001 en sont l'illustration²³. Utiliser des avions commerciaux comme armes semblait tellement invraisemblable avant cette date que les mesures préventives pour éviter un tel acte étaient insuffisantes. Les terroristes ont su profiter de ces failles.

Le fait de transformer des personnes en bombes humaines – que ce soit lors d'opérations majeures comme le 11 septembre ou lors d'actions plus ciblées, à l'aide de camions piégés ou de kamikazes bardés de ceintures d'explosifs – est une innovation opérationnelle qui mérite en soi d'être analysée. Si la rationalité de l'attentat-suicide est difficile à comprendre – les kamikazes étant souvent présentés comme des « fous d'Allah »²⁴ – cette pratique répond pourtant à une logique stratégique²⁵. L'attentat-suicide

20. Sur l'utilisation des IED et des RPG en Irak, lire T. X. Hammes, « Human Ingenuity Is Key to Counterinsurgency », *Jane's Defence Weekly*, vol. 43, n° 14, 5 avril 2006, p. 19.

21. M. Abedin, « New Security Realities and al-Qaeda's Changing Tactics: An Interview with Saad al-Faqih », *Spotlight on Terror*, vol. 3, n° 12, 15 décembre 2005, disponible sur <www.jamestown.org>.

22. C. Marighella, *op. cit.* [5], p. 6.

23. D. Benjamin et S. Simon, *The Age of Sacred Terror*, New-York, Random House, 2004 (1^{re} éd. 2002), p. 32-37.

24. F. Khosrokhavar, *Les Nouveaux Martyrs d'Allah*, Paris, Flammarion, 2003, p. 10.

25. Cette expression fait référence au titre d'un article de R. A. Pape, « The Strategic Logic of Suicide Terrorism », *American Political Science Review*, vol. 97, n° 3, août 2003. L'article est consultable sur <www.daniieldrezner.com>.

est parfois présenté comme « la bombe atomique du pauvre »²⁶ ; il serait plus pertinent de le décrire comme l'« arme de précision du pauvre »²⁷. L'exemple du conflit israélo-palestinien est à cet égard évocateur. Alors que les mouvements laïcs de la résistance palestinienne ont longtemps misé sur la stratégie de la guérilla, des groupes religieux radicaux comme le Hamas et le Djihad islamique ont entrepris, à partir de 1994, de larges campagnes d'attentats-suicides, sur le modèle de celles menées par le Hezbollah au début des années 1980. Le résultat de ces campagnes fut sans appel : « Les mouvements islamistes réussirent à tuer plus d'Israéliens en 350 attaques (à l'arme blanche, à l'arme légère ou à l'explosif) à l'intérieur du territoire israélien que ne le firent les organisations palestiniennes traditionnelles en plus de 8 000 attaques armées en Cisjordanie et dans la bande de Gaza. L'impact le plus important provint des 39 attaques-suicides qui tuèrent 70 Israéliens et blessèrent plus de 1 000 autres.²⁸ » En d'autres termes, un martyr est plus efficace qu'un mortier et c'est pourquoi il est possible de comprendre, d'un strict point de vue opérationnel et sans entrer dans des considérations d'ordre moral, qu'un groupe choisisse comme mode opératoire un attentat-suicide plutôt qu'un tir de roquette dépourvue de système de guidage à distance.

L'attentat-suicide est l'« arme de précision du pauvre »

Si, à court terme, les innovations tactiques et opérationnelles peuvent permettre aux guérilleros et aux djihadistes d'éviter une défaite prématurée et de porter des coups ponctuels à leurs adversaires, ils savent pourtant que cette démarche ne peut leur assurer une victoire à long terme. Pour cela, il leur faut obtenir le soutien des masses.

Le soutien populaire, condition *sine qua non* de la victoire

Les guérilleros se considèrent comme l'« avant-garde combattante du peuple »²⁹. Ils cherchent à fédérer autour de leur cause les « classes opprimées ». Dès que le nombre de combattants devient assez important, ils peuvent passer à la phase offensive avec pour objectif la conquête du pouvoir. La nécessité d'obtenir le soutien des « masses populaires », et en particulier des paysans, est un leitmotiv des écrits des théoriciens de la

26. P. Larzillière, « Les martyrs, violence sacrificielle en Palestine », in J.-F. Dortier et L. Testot (coord.), *La Religion. Unité et diversité*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2005, p. 313.

27. Le groupe ayant commis le plus grand nombre d'attentats-suicides est Le Mouvement de Libération des Tigres de l'Eelam Tamoul (Liberation Tigers of Tamil Eelam, LTTE), mouvement luttant pour la création d'un État tamoul au nord-est du Sri Lanka. Les « tigres tamouls » se sont véritablement servis de l'attentat-suicide comme d'une arme de précision, en s'en prenant notamment à des personnalités politiques de premier plan. C'est ainsi que des « tigres noirs » – nom donné aux kamikazes du LTTE – tuèrent l'ancien Premier ministre indien Rajiv Gandhi en 1991 ou encore le président du Sri Lanka en 1993.

28. G. Luft, « The Palestinian H-Bomb. Terror's Winning Strategy », *Foreign Affairs*, vol. 81, n° 4, juillet-août 2002, p. 3.

29. E. Che. Guevara, « Guerilla War, a Method », disponible sur <www.marxists.org>.

guerre révolutionnaire. Dès 1936, Mao avançait dans *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine* que « l'aide active de la population civile [paraît être] la condition la plus importante [pour la réussite de la guerre révolutionnaire] »³⁰. Le général Giap identifiait également dans le soutien des masses le déterminant essentiel de la victoire : « La guerre de libération du peuple vietnamien a été victorieuse parce qu'elle était une guerre juste, menée pour l'indépendance et l'unité de la Patrie, pour les intérêts authentiques de la nation et du peuple. Sa juste cause a amené tout le peuple à participer activement à la Résistance et à consentir tous les sacrifices pour la victoire finale.³¹ »

Dans la littérature djihadiste, la nécessité de mobiliser le peuple est également présente mais le cadre d'analyse n'est pas le même. Il ne s'agit pas de mobiliser les « masses laborieuses » contre les « classes dirigeantes » mais d'unir l'oumma contre les infidèles. Dans la lettre adressée à Al-Zarkaoui par Al-Zawahiri à la fin de l'année 2005, ce dernier écrit : « Si nous nous accordons à penser que la victoire de l'islam et l'établissement du califat ne peuvent être atteints qu'à travers le [djihad] contre les dirigeants apostats, alors ces buts ne pourront être accomplis par le mouvement moudjahid si celui-ci est coupé du soutien populaire. [...] En l'absence de soutien populaire, le mouvement moudjahid serait réprimé dans l'ombre, loin des masses confuses ou apeurées, et la lutte entre l'élite [djihadiste] et les autorités arrogantes serait confinée aux cachots des prisons, loin du public et de la lumière du jour.³² » Dans cette même lettre, Al-Zawahiri reproche à Al-Zarkaoui de s'en prendre aux Chiïtes, les attaques anti-chiïtes ayant notamment pour conséquence de diviser les musulmans.

Pour les djihadistes comme pour les guérilleros se pose le problème des modalités d'obtention du soutien populaire. Pour fédérer le peuple, ils s'évertuent à démontrer que la cause qu'ils défendent est juste et, à l'inverse, que l'adversaire qu'ils combattent est fondamentalement corrompu. Afin d'étayer cette assertion, ils essaient de pousser l'adversaire à commettre des actes moralement répréhensibles, comme l'attaque de civils ou la torture de combattants. Les actes de torture commis par les Français en Algérie ont, par exemple, profité au Front de Libération nationale (FLN) qui a vu affluer de nouveaux sympathisants. Aujourd'hui, les djihadistes se servent des images d'Abou Ghraïb et de Guantanamo pour tenter de prouver que les États-Unis sont bel et bien l'« Empire du mal ».

30. Mao Tsé-Tung, « La guerre révolutionnaire », in G. Chaliand, *op. cit.* [6], p. 360.

31. Général V. N. Giap, *op. cit.* [4], p. 39.

32. Al-Zawahiri, *Letter from Al-Zawahiri to Al-Zarqawi*, 11 octobre 2005, disponible sur <www.fas.org>.

Pour élargir le cercle de leurs partisans, les djihadistes usent aussi de l'argumentaire religieux. Ainsi Abdallah Azzam³³ suggère que le djihad est une obligation individuelle et non une simple obligation collective : « Le [djihad] contre les infidèles est de deux sortes : le [djihad] offensif, à savoir attaquer les infidèles dans leur pays. Lorsque les infidèles ne sont pas mobilisés pour combattre les musulmans, alors le [djihad] est une obligation collective. [...] Le [djihad] défensif, à savoir expulser les infidèles de nos pays, est une obligation individuelle, et même le plus important devoir individuel dans les cas suivants : a) lorsque les infidèles pénètrent dans l'un des territoires musulmans, b) lorsque les deux armées se rencontrent et échangent des coups, c) lorsque l'imam mobilise des individus ou un groupe, ils doivent se regrouper pour combattre, d) lorsque les infidèles font prisonniers des musulmans.³⁴ » Si les mots ne suffisent pas à attirer de nouveaux partisans, guérilleros et djihadistes peuvent également miser sur la violence, en prenant pour cible des individus désireux de travailler dans les institutions qu'ils cherchent à détruire. Le FLN s'en est par exemple pris non seulement aux Algériens qui collaboraient militairement avec les Français mais également à ceux qui travaillaient dans l'administration mise en place par les colons³⁵. Quand les insurgés font aujourd'hui exploser des voitures piégées devant des bureaux de recrutement de la police irakienne, il s'agit de la même logique : démontrer que ceux qui ne sont pas avec eux sont contre eux.

Pour gagner les cœurs et les esprits, guérilleros et djihadistes misent sur la communication. Après avoir débarqué à Cuba et s'être installés dans la Sierra Maestra, Fidel Castro et ses camarades *barbudos* créèrent *Radio Bemba* puis *Radio Rebelde*. Ils éditèrent également un journal, le *Cubano Libre*. Ces médias étaient conçus comme de véritables organes de propagande³⁶. Ils avaient pour but de déstabiliser le régime de Batista et de recruter de nouveaux compagnons de la révolution. Outre la communication classique, les guérilleros utilisent la « propagande armée », à laquelle Marighella consacre une section dans *Le Mini-manuel du guérillero urbain*. Le Brésilien soutient que « des détournements d'avions en vol ou des attaques contre des navires et des trains peuvent être menés *uniquement* pour des raisons de propagande »³⁷. Les djihadistes ont également bien compris les enjeux de la propagande. Dans *Cavaliers sous l'étendard du Prophète*, Al-Zawahiri distille des conseils de communication : « Le mouvement [djihadiste] doit faire participer l'*oumma* à son [djihad], et elle ne partici-

33. Cheikh et Frère musulman palestinien parti en Afghanistan radicaliser le djihad, Abdallah Azzam est aussi le père spirituel d'Oussama Bin Laden (NDLR).

34. A. Azzam, « La défense des territoires musulmans constitue le principal devoir individuel », in G. Kepel et J.-P. Millesi, *op. cit.* [4], p. 147.

35. Voir à ce sujet l'interview de Georgette Elgey parue dans le numéro 312 de l'*Ours* (Office Universitaire de Recherche Socialiste), disponible sur <www.lours.org>.

36. J. Cormier, *Che Guevara. Compagnon de la révolution*, Paris, Gallimard, 1996, p. 43-49.

37. C. Marighella, *op. cit.* [5], p. 23.

pera que si les slogans des [moudjahidines] sont compréhensibles pour les masses. Le slogan que l'oumma a bien compris et auquel elle adhère, depuis cinquante ans, est l'appel au [dijhad] contre Israël.³⁸ »

Certains attentats particulièrement spectaculaires peuvent rappeler la « propagande armée » des guérilleros

Pour diffuser leur idéologie, les djihadistes se servent des médias les plus modernes et ayant la plus large audience, à l'instar des télévisions satellitaires et d'Internet. Certains attentats particulièrement spectaculaires ont eu un impact médiatique considérable et peuvent rappeler la « propagande armée » des guérilleros. Les attentats du 11 septembre n'ont bien entendu pas été menés *uniquement* pour des raisons de propagande mais la dimension de communication était bel et bien présente. Avant le 11 septembre 2001, seuls quelques spécialistes connaissaient Al-Qaida³⁹. Les attaques « hyper-médiatiques » contre le World Trade Center et le Pentagone ont permis à Ben Laden et ses acolytes de se faire connaître dans le monde entier.

Si l'on sort un instant du cadre du djihad global pour s'intéresser aux djihadistes tchéchènes, on s'aperçoit qu'eux aussi ont opté pour des stratégies spectaculaires afin de faire connaître leur cause. La prise d'otages du théâtre de la Doubrovka à Moscou en est un exemple significatif.

Mais si les djihadistes ne prennent pas garde, l'arme médiatique – qui est une arme à double tranchant – peut se retourner contre eux. Il existe une ligne rouge à ne pas dépasser au risque de passer, même chez des sympathisants potentiels, du statut de combattant courageux à celui de barbare. Dans le cas tchéchène, ce seuil a probablement été franchi au moment de la prise d'otages de Beslan. C'est sans doute par crainte de franchir cette ligne rouge qu'Al-Zawahiri a exprimé – dans la lettre à Al-Zarkaoui mentionnée précédemment – son opposition aux décapitations d'otages en affirmant que celles-ci sont sources de désapprobation et peuvent détourner une partie de l'oumma de la cause djihadiste : « Nous sommes engagés dans un combat et plus de la moitié de ce combat se joue sur le terrain des médias. Nous sommes engagés dans une bataille médiatique pour conquérir les cœurs et les esprits de l'oumma. Même si nous réussissons à augmenter nos capacités, nous n'atteindrons jamais un centième

38. C. Henzel, « The Origins of Al-Qaeda's Ideology: Implications for US Strategy », *Parameters*, printemps 2005, p. 76.

39. Un des ouvrages « classiques » des années 1990 consacré au terrorisme est *La Mécanique terroriste* de B. Hoffman (*op. cit.* [16]). Cet ouvrage, paru aux États-Unis en 1998, ne contient pas une seule fois le terme Al-Qaida ni le nom Ben Laden. Ce n'est que dans la postface à l'édition française, parue en 1999 – soit après les attentats de Dar-es-Salam et Nairobi – qu'Al-Qaida et Ben Laden sont expressément mentionnés.

des capacités du royaume de Satan qui mène une guerre contre nous. Nous pouvons tuer les otages par balles. Cela nous permettrait d'atteindre le but recherché sans nous exposer aux critiques et aux doutes. Nous n'avons pas besoin de cela.⁴⁰ »

Si ces réflexions suggèrent que la conscience de l'asymétrie, l'introduction d'innovations tactiques, et la volonté de conquérir le soutien des masses constituent des passerelles stratégiques entre guérilleros et djihadistes, elles doivent être vues surtout comme une invitation à des recherches plus approfondies. Plusieurs points mériteraient en effet d'être développés, et parmi ceux-ci trois principalement.

Tout d'abord, il conviendrait d'affiner l'analyse en distinguant différents types de djihads. Aucune définition stratégique du djihad n'a, semble-t-il, encore été formulée. Pourtant, une telle définition pourrait être utile car, pour l'heure, le terme « djihad » recouvre des réalités fort diverses. Le djihad en Afghanistan contre les Soviétiques s'apparente à une guérilla rurale, tandis que le djihad en Irak ressemble plus à une guérilla urbaine. Les attentats du 11 septembre ne correspondent, quant à eux, ni à l'une, ni à l'autre mais plutôt à une forme extrême de tactique (voire de stratégie) terroriste. Comprendre pourquoi et comment les djihadistes décident ou sont contraints de passer d'une tactique à une autre est une piste de recherche à explorer.

Il faudrait également s'intéresser de près aux objectifs politiques que cherchent à atteindre les djihadistes. On distingue généralement la *guérilla*, qui est une tactique militaire, de la *guerre révolutionnaire*, qui est l'utilisation politique de cette tactique dans le but de prendre le pouvoir. De la même manière, on pourrait peut-être distinguer le *djihad* comme tactique – ou plutôt comme tactiques puisqu'existent différents types de djihads – du *djihadisme révolutionnaire*. Celui-ci pourrait être défini comme l'utilisation d'une tactique djihadiste dans le but de modifier l'ordre politique en place. Or, là encore, il semblerait que plusieurs types de « djihadismes révolutionnaires », qui parfois se recoupent, puissent être identifiés.

Le « djihadisme révolutionnaire local » pourrait être distingué du « djihadisme révolutionnaire global ». Le premier serait caractéristique de mouvements inscrits dans un cadre géographique limité et cherchant à prendre le pouvoir dans un État défini, à l'instar du GIA en Algérie dans les années 1990. Le second ferait référence à des groupes transnationaux, rattachés de manière plus ténue à un ou plusieurs territoires et ayant pour

40. Letter from Al-Zawahiri to Al-Zarqawi, op. cit. [33].

objectif ultime la mise en place d'un nouvel ordre international. Il s'agirait alors d'analyser les modalités de passage d'une forme de « djihadisme révolutionnaire » à une autre, et l'impact que ces passages peuvent avoir sur les choix tactiques opérés.

Le troisième point qui mériterait d'être étudié en détail a trait aux conséquences opérationnelles de la présente réflexion. En effet, si des parallèles stratégiques peuvent être dressés entre guérilleros et djihadistes, cela signifie sûrement que certains enseignements peuvent être tirés des campagnes anti-guérillas et appliqués à la lutte antiterroriste. Regarder en arrière, comprendre les raisons des réussites – et surtout des échecs – du passé n'est jamais vain, *a fortiori* quand l'enjeu est d'éviter un nouveau 11 septembre.



MOTS-CLÉS :

Terrorisme
Djihadisme
Guerre révolutionnaire
Guérilla